INDEXED

REVUE TRIMESTRIELLE

QUINZIÈME VOLUME.

Quatrième année. — Tome troisième.

MARBRES ANTIQUES
ÉTUDES SUR LA VIE ET SUR LA MORT.
LA RÉVOLUTION BELGE DE 1830 : ATTAQUE DE BRUXELLES.
EURIPIDE RÉVOLUTIONNAIRE. — L'HOMME ET LES ANIMAUX
DE LA NATIONALITÉ LITTÉRAIRE
LE SYSTÈME PROTECTEUR ET LE
LIBRE ÉCHANGE. — CORBEILLE DE ROGNURES.
LE LÉZARD. — DU PAUPÉRISME. — A PROPOS
DE LA LOI SUR L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR.
CHRONIQUE DES CONFÉRENCES.
CORRESPONDANCE. — CRITIQUE LITTÉRAIRE.

BRUXELLES,
HENRI SAMUEL, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,
RUE DES SECOURS, 7, FAUB. DE COLOGNE.

1857.

Digitized by Google

LA RÉVOLUTION BELGE DE 1830.

ATTAQUE DE BRUXELLES.

§ IV[1].

Résumons la situation. En désespoir de cause, les chefs du mouvement demandent la séparation administrative du Nord et du Midi. La proclamation royale et les journaux officiels leur démontrent qu'il ne leur reste d'autre alternative que la soumission ou la lutte. Mais, pour la lutte, il faut le concours de tous les personnages marquants du pays, et ils s'efforcent de les compromettre en les associant à l'organisation d'un Gouvernement provisoire. L'intrigue est éventée. La régence, tous les hauts fonctionnaires, la garnison même abandonnent la ville, dont la garde est confiée à la bourgeoisie. Les députés aux états-généraux s'empressent de se rendre à La Haye. Un sauve-qui-peut général laisse les meneurs dans un isolement complet.

[1] Voir les deux articles qui précèdent celui-ci, *Revue trimestrielle*, t. XIII, p. 232-282 et t. XIV, p. 149-208.

Digitized by Google

Il n'y a plus aucune illusion à se faire : le moment décisif approche; il s'agit de combattre ou de se rendre à merci.

Contrairement à ce que l'on a avancé jusqu'ici, la situation était tout à l'avantage du roi : en Belgique, division, anarchie, pusillanimité des chefs, absence complète de ressources pour organiser une défense quelconque; en Hollande, union parfaite, enthousiasme, préparatifs militaires, pour faire face à toutes les éventualités.

Ce fut dans cette double situation que le roi ouvrit, en personne, le 13 septembre, la session extraordinaire des états-généraux, au milieu des acclamations enthousiastes du peuple hollandais, acclamations qui produisaient une pénible impression sur les députés belges. Nous croyons devoir reproduire les principaux passages de ce discours.

« Nobles et Puissants Seigneurs, la session extraordinaire de Vos Nobles Puissances, qui s'ouvre aujourd'hui, est devenue urgente par suite d'événements déplorables.

» En paix et en bon accord avec tous les peuples de cette partie du monde, les Pays-Bas avaient vu récemment se terminer heureusement la guerre dans les possessions d'Outre-Mer. *Tout y prospérait en repos* par l'ordre, le commerce et l'industrie. Je m'occupais sans relâche du soin d'alléger les charges du peuple, et d'introduire peu à peu dans l'administration intérieure les améliorations que l'expérience avait indiquées, quand, tout à coup, à Bruxelles, et d'après cet exemple bientôt aussi dans quelques autres endroits du royaume, éclata une insurrection caractérisée par des scènes d'incendie et de pillage, dont le tableau serait trop douloureux pour cette Assemblée, pour mon cœur, pour la nation et pour l'humanité.

» En attendant le concours de VV. NN. PP., dont la con-

Digitized by Google

vocation a été ma première pensée, on a pris immédiatement toutes les mesures qui dépendaient de moi, pour arrêter les progrès du mal, pour protéger les bien pensants contre les mal intentionnés, et pour détourner de la Néerlande le fléau de la guerre civile.

» Remonter à la nature et à la source de ce qui s'est passé, en pénétrer avec VV. NN. PP. le but et les conséquences, est, dans l'intérêt de la patrie, actuellement moins nécessaire que de rechercher les moyens par lesquels le repos et l'ordre, l'autorité et la loi soient non-seulement temporairement rétablis, mais puissent être dorénavant garantis d'une manière beaucoup plus solide.

» Dans l'intervalle, NN. et PP. SS., par la lutte des opinions, par l'agitation des passions et par la discordance des vues et des projets, c'est une tâche d'une haute difficulté que de concilier mes désirs pour le bonheur de mes sujets, avec les devoirs que j'ai contractés et jurés envers tous.

» C'est pourquoi j'invoque votre sagesse, votre modération, votre fermeté, pour concerter avec la sanction de l'opinion des représentants de la nation, et de commun accord avec eux, ce qu'il convient de faire, dans ces douloureuses circonstances, pour le bien-être de la Néerlande.

» De plusieurs côtés, on pense que le salut de l'État serait obtenu *par une révision de la Loi fondamentale, et même par une séparation des contrées unies par des traités et par la Loi fondamentale.*

» Mais une telle demande ne peut être mise en délibération *que selon la voie tracée par cette même Loi fondamentale*, dont toutes les dispositions ont été solennellement jurées par nous.

» Cette importante demande sera l'objet principal de vos délibérations.....»

« Cette session extraordinaire a pour objet ultérieur de faire connaître à VV. NN. PP., que les intérêts du royaume, au milieu des circonstances actuelles, *demandent impérieusement la réunion de la milice nationale au delà du temps fixé pour l'époque ordinaire des exercices.*

Digitized by Google

» NN. et PP. SS., je compte sur votre fidélité et votre patriotisme.

» Me rappelant l'orage des révolutions qui a grondé sur ma tête, j'oublierai aussi peu le courage, l'amour et la fidélité qui ont renversé le despotisme (de Napoléon), fondé l'existence nationale, et mis le sceptre dans ma main, que la valeur qui, sur le champ de bataille, a étayé le trône et assuré l'indépendance de la patrie.

» Tout préparé à aller au devant des vœux équitables, *je ne céderai jamais à l'esprit de parti, et je ne consentirai jamais à des mesures qui sacrifieraient le bien-être et les intérêts de la patrie aux passions et à la violence.* »

Ce discours fut suivi d'un message royal, soumettant aux états-généraux les deux points suivants :

« 1° Si l'expérience a indiqué la nécessité de modifier nos institutions;

» 2° Si, dans ce cas, il convient dans l'intérêt du bien général, de changer ce qui est établi par les traités et la Loi fondamentale, entre les deux grandes divitions du royaume. »

Le roi s'en rapportait donc à la décision des états-généraux pour la solution du différend. En parlant du courage, de l'amour et de la fidélité dont le peuple hollandais lui avait donné des preuves en 1813, il faisait allusion à l'expulsion des Français de leur territoire, il faisait vibrer tous les sentiments qu'inspire l'orgueil national, et ravivait la haine que ses compatriotes ressentaient encore pour les Français, avec lesquels ils confondaient les Belges.

Cette haine ne tarda pas à se traduire publiquement au sein même de la représentation nationale. Le prince de Gavre, qui présidait les deux chambres, ayant voulu lever la séance en prononçant en français la formule ordinaire, M. Byleveldt, député de la Zélande, prit la parole et dit : « J'ai entendu prononcer par la personne

Digitized by Google

» qui a présidé la séance quelques mots *dans une lan-*
» *gue que je ne veux pas comprendre ici.* »

En attendant, les états-généraux, dont les chefs politiques semblaient être d'accord avec le gouvernement, adoptèrent un système de temporisation, qui devait convaincre les plus incrédules qu'on n'avait nullement l'intention d'aborder le fond de la question à l'ordre du jour, jusqu'à ce que l'insurrection eût été domptée. M. Van Sitzama demanda qu'une enquête fût ordonnée sur les causes de l'insurrection. Au reste, disait-il, *je ne veux nullement empêcher qu'il soit pris des mesures efficaces pour la répression des mutins et des rebelles.* M. Doncker Curtius s'expliquait plus ouvertement encore. « *Je*
» *ne vois pour ma part, disait-il, que l'emploi de la force*
» *des armes;* je ne m'oppose pas toutefois à ce que le
» message soit renvoyé aux sections; mais, en même
» temps, je propose qu'il soit nommé, dans la chambre,
» une commission de dix membres, *chargée de proposer*
» *des mesures convenables pour faire rentrer dans l'ordre*
» *légal les lieux où l'ordre légal a été violé, et pour y*
» *rétablir l'autorité constitutionnelle...* »

Les députés belges firent preuve, dans cette circonstance, d'une fermeté et d'un courage dignes d'éloges. Au milieu d'une ville dont la population était exaspérée et des plus hostiles aux Belges, placés en face d'adversaires dont les passions nationales étaient surexcitées, MM. de Gerlache et de Brouckere montèrent à la tribune et osèrent hautement prendre le parti de leurs concitoyens. Dans la séance du 21 septembre, M. de Gerlache, répondant à M. Doncker Curtius, disait : « Invoquer des mesures de rigueur, c'est invoquer la
» guerre civile!... Si, rejetant tout moyen de conciliation, on voulait *dompter par la force une nation* généreuse, ou la laisser se déchirer par ses propres

Digitized by Google

» mains dans les discordes civiles, *pour l'asservir ensuite* » *par la terreur*, cette triste victoire ne serait que mo- » mentanée, et ne servirait, selon toute apparence, » qu'à préparer *une réaction* plus terrible... Pour nous, » si nos vœux n'étaient point entendus, *notre intention* » *n'est pas de contempler, impassibles spectateurs, les* » *ruines de notre malheureuse patrie*. Désespérés d'avoir » lutté, pendant six années, pour une cause que nous » croyons juste et sainte, *sans avoir été compris*, nous » céderions à d'autres un poste où nous ne pourrions » plus siéger *avec la dignité qui convient au député d'une* » *nation libre*. »

La position des députés belges, à La Haye, était des plus difficiles. Leurs collègues hollandais les évitaient. En public, ils étaient exposés aux avanies de la multitude, dont la police ne parvenait pas toujours à les préserver. Ils étaient réduits à ne savoir où se loger, faute d'obtenir un abri que les propriétaires de maisons leur refusaient par antipathie. Un des députés belges écrivit à un ami de Bruxelles : « Le ciel s'obscurcit, d'épais » nuages s'amoncellent autour de nous; la foudre me- » nace nos têtes. Que les Belges se préparent au com- » bat ou à l'esclavage. »

L'arrivée de ces nouvelles à Bruxelles, répandit la consternation parmi les personnages les plus compromis. Le seul expédient qu'on trouva pour faire face à la situation, fut de réunir, le 15, à l'hôtel de ville, une nombreuse assemblée, composée de membres de la commission de sûreté, de 32 représentants de la bourgeoisie et de plusieurs notables. Le baron E. d'Hooghvorst eut la présidence, mais M. Van de Weyer, un des chefs du mouvement, fut son organe. On délibéra, pendant toute la journée, sur une adresse à présenter aux députés belges, adresse dans laquelle on leur expose-

Digitized by Google

rait franchement la situation du pays, et les sentiments pénibles qu'avait fait naître le discours du trône. Cette adresse, respirant à la fois la crainte et la menace, fut portée à La Haye par MM. Nicolay et Vleminckx. Dès le 18, ils furent de retour à Bruxelles et rendirent compte de leur mission à l'assemblée qui les avait délégués. Ils déclaraient « qu'ils avaient eu une entrevue avec cinq députés, et qu'ils s'étaient convaincus de l'impossibilité absolue de s'acquitter de leur mission devant tous les députés réunis; — qu'on les avait engagés à quitter La Haye sur-le-champ, leur vie ou tout au moins leur liberté pouvant être compromise, si jamais la populace ou la police apprenait leur mission; — qu'ils pouvaient affirmer, d'après tout ce qu'ils avaient vu et entendu, que les moyens de conciliation présentés par les Belges n'avaient aucune chance d'être adoptés à La Haye; que les députés y étaient dans un état évident de gêne et d'obsession; que la majorité hollandaise manifestait hautement la résolution de ne pas délibérer sur la question belge en présence de la rebellion; qu'avant tout, il fallait le rétablissement de l'ordre; qu'à cet effet, ils proposaient une amnistie pour le commun des révoltés, l'échafaud pour les chefs, etc. »

La lecture de ce rapport répandit la plus grande confusion dans l'assemblée. La majorité voulait temporiser et se renfermer dans l'ordre légal. La minorité se prononça pour des hostilités immédiates. M. Pletinckx, commandant en second de la garde bourgeoise, connaissant les dispositions hostiles de la multitude, déclara que, ne voulant pas être jeté par les fenêtres, il donnait sa démission. M. Fleury-Duray suivit son exemple.

Dès le 15 septembre, un club populaire s'était formé, dont les chefs, professant des opinions républicaines,

Digitized by Google

avaient adopté pour programme : « l'émission libre et la » discussion calme de tout principe patriotique, ainsi » que la proposition et l'exécution énergique de toute » motion jugée utile au triomphe des intérêts moraux » et matériels de la Belgique. » Le moment de leur règne approchait; ils résolurent de ne pas le laisser échapper et de se faire raison de la politique tortueuse des chefs du mouvement. Ils avaient, pendant longtemps, joué un jeu dangereux qui ne pouvait durer, observés qu'ils étaient dans leurs démarches et leurs actions. Aussi leur entendait-on répéter tout haut : « Nous avons » laissé faire les habiles. A notre tour, il faudra encore » une fois lâcher Picard! » Il faut convenir que pour des démocrates, c'était là singulièrement estimer le peuple, dont ils prétendaient servir les intérêts, que de l'assimiler à la gent canine; ils ne voulaient point rester en arrière des chefs qui le désignaient cavalièrement sous le nom de chair à canon.

Une circonstance peu importante en elle-même donna le signal de l'explosion. Les volontaires liégeois et autres, se défiant des membres de la commission de sûreté et des chefs de la garde bourgeoise, entreprirent pour leur compte une reconnaissance dans la direction de Vilvorde et de Tervueren, et commirent quelques excès. A leur retour, la commission de sûreté publia une proclamation dans laquelle elle blâma leur conduite. Elle crut faire acte d'autorité et empêcher qu'on ne provoquât des hostilités, dont elle ne voulait à aucun prix. La multitude, croyant y découvrir des arrière-pensées, se réunit dans la soirée du 19 et prit pour cri de ralliement : « Nous sommes trahis, nous » sommes vendus, mais heureusement nous ne som- » mes pas encore livrés! » Dès lors, c'en fut fait de la commission de sûreté. Le club républicain prit l'affaire

Digitized by Google

en main. Vers 11 heures du soir, des attroupements se formèrent et se dirigèrent vers l'hôtel de ville en criant : « des armes! des armes! en avant! »

La commission de sûreté était en permanence à l'hôtel de ville. La multitude l'assiége; vingt fois elle est repoussée par la garde bourgeoise; après un dernier effort, elle pénètre dans la salle des séances, la troupe liégeoise en tête, tambour battant. Plusieurs membres s'enfuient; ceux qui restent finissent par capituler et donnent l'ordre de distribuer des armes. M. Rogier, commandant des Liégeois, harangue la foule, la calme et la conduit à la caserne Sainte-Élisabeth, où il lui fait distribuer les fusils qui s'y trouvent déposés.

D'autres rassemblements se formèrent, cette même nuit, sur divers points de la ville : les uns étaient composés d'ouvriers robustes, d'hommes faits, demandant du travail et du pain pour leurs familles; d'autres, composés d'anciens militaires, demandaient des armes dans un langage mâle et énergique.

En ce moment d'effervescence, une patrouille bourgeoise, poussée à bout, fit feu sur un groupe et blessa grièvement quatre hommes. Ce fut le signal du désarmement. On se rua sur toutes les patrouilles et sur tous les postes isolés, qui furent désarmés en un instant. On évalue à dix mille les hommes du peuple qui se donnèrent rendez-vous, dans la nuit du 19, sur les différentes places publiques, tandis que la garde bourgeoise, disséminée, malencontreusement, en petites patrouilles, ne s'élevait qu'à 2,000 hommes. Evidemment la partie n'était pas égale. Dès lors sa mission fut terminée. La multitude dominait sans conteste.

Dans la soirée du 20, plusieurs membres de la commission de sûreté, les députés des sections, essayèrent de ressaisir l'autorité, et se réunirent à l'hôtel de ville.

Digitized by Google

La multitude vint aussitôt les y assaillir, et les força à se retirer, en les accablant d'injures, et en les traitant de traîtres, d'hommes vendus au gouvernement hollandais. Toute autorité quelconque disparut, et l'anarchie la plus complète la remplaça. Le baron d'Hooghvorst et M. Pletinckx furent les seuls qui restèrent sur la brèche et continuèrent à exercer un reste d'influence sur le peuple.

Comme au 25 et au 26 août, la ville était exposée aux plus grands désastres. Dans la journée du 20 septembre, Borremans, dit Elsken, qu'on rencontrera plus tard parmi les plus chauds partisans du prince d'Orange, marcha vers le palais de ce prince, à la tête de 2,000 individus, pour le livrer au pillage. M. Pletinckx, fidèle au serment prêté au prince de le lui préserver intact, en avait, ce jour-là, la garde; payant d'audace et décidé à se défendre à toute outrance, il parvint par son attitude à détourner le peuple de son projet. Si l'on tient compte des circonstances dans lesquelles on se trouvait en ce moment, et surtout de l'homme qui guidait la populace, on doit se demander si le pillage des palais n'entrait pas dans les combinaisons du gouvernement. C'était un moyen de démoraliser le peuple, de forcer la bourgeoisie à recourir de nouveau aux armes afin de sauvegarder les propriétés, et d'en appeler à l'armée pour la secourir.

La multitude armée était maîtresse de la capitale. Trahie, et le sachant, elle était prête à se livrer aux plus sanglants excès. Placés en face de cette anarchie, tous les gens riches ou aisés, tous les bourgeois se réunirent pour rédiger des adresses au prince Frédéric, qui lui furent remises, à Anvers, par des personnes connues comme appartenant à l'opposition même catholique, demandant amnistie pour la ville, et lui assurant qu'elle était prête à se soumettre.

Digitized by Google

En effet, cette multitude était complétement abandonnée à elle-même. Les chefs du mouvement et les principaux meneurs, voyant échouer toutes leurs intrigues ayant pour but d'arriver à faire leur paix avec le gouvernement, disparurent, et se montrèrent aussi pusillanimes qu'au 25 et au 26 août. Dès le 20 septembre, ils avaient franchi la frontière et s'abritaient, à Valenciennes, contre l'orage qui menaçait Bruxelles. Le commandant de l'artillerie bourgeoise avait eu la précaution, avant de partir, de détruire un approvisionnement de munitions de guerre, afin que le peuple fût mis hors d'état de se défendre.

« La situation des choses en était arrivée à ce point que les députés belges aux états-généraux, ceux-là mêmes qui avaient toujours compté dans l'opposition la plus prononcée, insistèrent plus que jamais auprès du roi, pour qu'il eût recours, sans plus de délai, à l'emploi de la force. Ils allèrent, à cet effet, le trouver en audience particulière, ensemble ou séparement, les 17, 18, 19 et 20 septembre. Ils ajoutaient qu'ils réclamaient cette unique ressource de la force, non-seulement comme nécessaire désormais à la garantie des propriétés, mais parce qu'ils ne pouvaient même plus se considérer comme libres de voter avec indépendance, ni même de rester à La Haye, tandis qu'une partie des provinces méridionales se trouvaient livrées à la licence et à l'anarchie, et que leurs familles et leur fortune étaient compromises, etc. [1]. »

Le roi, au fait de tout ce qui se passait à Bruxelles, ne négligea aucun moyen pour amener le rétablissement de l'ordre sans effusion de sang, et se conduisit, dans

[1] Rapport officiel du gouvernement des Pays-Bas sur les événements des mois d'août et de septembre 1830.

Digitized by Google

ces circonstances, avec une longanimité dont l'histoire lui tiendra compte. Il invoqua, d'abord, l'intervention armée de l'Angleterre. Elle avait à choisir entre une guerre contre le républicanisme, et la défaite possible de l'armée des Pays-Bas, qui pouvait être suivie de l'indépendance de la Belgique; elle donna la préférence, quoique à regret, à cette dernière alternative. A la demande du gouvernement des Pays-Bas, dit M. White, le roi d'Angleterre répondit : « Si le roi des Pays-Bas » ne peut maintenir la couronne qui a été placée sur sa » tête, je mériterais de perdre la mienne, dans le cas » où, seulement pour la lui rendre, je plongerais l'Europe » dans une guerre générale. »

Cette réponse dut produire une grande impression sur l'esprit du roi. Il hésita longtemps avant de donner au prince Frédéric l'ordre de pénétrer dans Bruxelles. Il voulut s'assurer d'abord de la résistance qu'on pourrait lui opposer, et M. Cartwright, premier secrétaire de l'ambassade anglaise à La Haye, fut envoyé à Bruxelles pour ce motif. Il s'y mit en communication avec toutes les personnes très à même de juger du véritable état des choses; il en reçut l'assurance que tous les bourgeois respectables étaient prêts à ouvrir au prince les portes de la ville et à lui tendre les bras.

M. White suppose que M. Cartwright s'est laissé induire en erreur, « qu'on lui avait dissimulé que ces mêmes bourgeois n'avaient que des vœux stériles à offrir au prince, qu'il ne devait attendre d'eux aucune coopération active ni aucun effort pour niveler ces barricades élevées et gardées par le peuple, en ce moment maître absolu de la ville. »

Oui, sans doute, le peuple était maître absolu de la ville, mais il était sans chefs, dépourvu de toutes munitions de guerre. M. Van de Weyer, qui arriva, un des

Digitized by Google

derniers, à Valenciennes, y répandit la nouvelle que tout était perdu. Les personnes que M. Cartwright avait consultées, firent tout ce qui dépendait d'elles pour neutraliser l'agitation et démoraliser la multitude. Une défense opiniâtre n'était dans les prévisions de personne. La cause en est restée inconnue jusqu'ici : nous la rapporterons bientôt.

Les différents rapports du prince Frédéric, de M. Cartwright, des députés belges à La Haye, des notables et des bourgeois de Bruxelles, concordant en ce point que la multitude était maîtresse de la ville, mais abandonnée de ses chefs, et désarmée par la prévoyance de M. Vandersmissen qui avait détruit toutes les munitions de guerre, « *le roi autorisa son fils Frédéric à agir selon les circonstances et à procéder, au besoin, de vive force à l'occupation de Bruxelles.* »

Ce fut le 21 septembre, dans la matinée, que le prince reçut de La Haye ses dernières instructions. Sa première préoccupation fut de publier la ploclamation dont on lui avait envoyé de La Haye le projet, et dont voici la teneur :

Aux Habitants de Bruxelles.

Bruxellois !

Le roi, notre auguste père, s'occupe, de concert avec les représentants de la nation et de la seule manière qui soit compatible avec leurs serments, d'examiner attentivement les vœux émis par vous.

Cependant l'ordre est sans cesse troublé dans vos murs ; tandis qu'avec un zèle et une activité dignes des plus grands éloges, vous veillez à la défense des propriétés publiques et particulières, un petit nombre de factieux cachés parmi vous excite la populace au pillage, le peuple à la révolte, l'armée au

Digitized by Google

déshonneur; les intentions royales sont dénaturées, les autorités sans force, la liberté est opprimée.

Conformément aux ordres du roi, nous venons apporter à cet état de choses qui ruine votre cité et éloigne, de plus en plus, pour cette résidence royale, la possibilité d'être le séjour du monarque et de l'héritier du trône, le seul remède véritable et efficace, le rétablissement de l'ordre légal.

Les légions nationales vont entrer dans vos murs, au nom des lois, *et à la demande des meilleurs citoyens*, pour les soulager tous d'un service pénible et leur prêter aide et protection.

Ces officiers et ces soldats, unis sous les drapeaux de l'honneur et de la patrie, sont vos concitoyens, vos amis, vos frères. Ils ne vous apportent point de réactions, ni de vengeances, mais l'ordre et le repos. Un généreux oubli s'étendra sur les fautes et les démarches irrégulières que les circonstances ont produites.

Les auteurs principaux d'actes trop criminels pour espérer d'échapper à la sévérité des lois, des étrangers qui, abusant de l'hospitalité, sont venus organiser parmi vous le désordre, seront seuls et justement frappés; leur cause n'a rien de commun avec la vôtre.

En conséquence, nous avons ordonné et ordonnons ce qui suit, en vertu des pouvoirs à nous confiés. (Suivent sept articles d'ordre général que nous croyons inutiles de rapporter.)

Fait à notre quartier-général d'Anvers, le 21 septembre 1830.

FRÉDÉRIC, prince des Pays-Bas.

Cette proclamation était sage, prudente, point réactionnaire, et répondait aux sentiments qui prévalaient chez la majorité de la population. Elle n'était sévère que pour les chefs du mouvement et les étrangers qu'on voulait intimider. C'était là le seul point répréhensible. En pareille circonstance, il faut employer la vieille maxime de guerre : « Faire un pont d'or à l'ennemi en

Digitized by Google

» retraite. » En menaçant les chefs, en leur donnant pour alternative l'échafaud ou la mort les armes à la main, leur choix est tout fait. D'ailleurs, un gouvernement dispose de mille moyens, une fois maître de la situation, pour se défaire des hommes dangereux, ou paralyser leurs efforts pour nuire. Le prince avait par devers lui l'exemple du duc de Brunswick, en 1792. Sur une moindre échelle, il renouvelait ici la même faute, et allait obtenir le même résultat.

La proclamation ne fut point affichée: personne n'eût osé s'en charger. Elle ne fut connue que des personnages compromis. Les partisans du gouvernement, qui, dans son intérêt, avait guidé la multitude, commandé des bataillons de la garde bourgeoise ou de volontaires, se retirèrent, abandonnant les insurgés à l'incertitude de leur position. MM. le baron E. d'Hooghvorst, Pletinckx et le comte Van der Meere, restèrent seuls pour mener et contenir la multitude: M. d'Hoogvorst dans l'intérêt de l'ordre public; M. Pletinckx, par un amour sincère, désintéressé pour l'honneur de son pays; M. Van der Meere dans l'intérêt du gouvernement, si on le juge d'après sa conduite postérieure.

Quant à M. Pletinckx qui, bientôt, va s'emparer de la dictature, et décider du sort de la Belgique, en prenant l'initiative de la défense, il occupera, dans l'avenir, une place trop importante dans l'histoire, pour que nous ne soyons pas obligé de donner quelques détails biographiques sur son compte.

Neveu du lieutenant-général Evers, un de nos compatriotes qui, au service de la France, avait parcouru une carrière des plus brillantes, M. Pletinckx entra, à l'âge de seize ans, dans le 8e hussards belges, fit la campagne de Waterloo et fut compris au nombre des braves qui reçurent pour récompense la décoration militaire.

782605 A

Digitized by Google

Sur ces entrefaites, le général Evers étant venu à mourir, son neveu, privé de protection, ne fut promu au grade d'officier qu'en 1819, et destiné à servir dans l'armée des Indes. En 1825, une grave indisposition le força de rentrer dans sa patrie; sa santé ne lui permettait plus de retourner aux Indes ; le gouvernement refusa de le recevoir dans les rangs de l'armée d'Europe, à moins qu'il ne trouvât à opérer un échange avec un officier de son arme. Dénué de fortune, il fit cet échange moyennant une somme de 6,000 francs. Lorsqu'il se présenta au chef du 6e hussards entièrement composé de Hollandais, le colonel Borel le reçut d'un ton plein de mépris, et lui dit: « Voilà bien le premier Brabançon » qu'on m'impose ! » Les officiers du régiment suivirent l'exemple de leur chef. Pour se soustraire à une situation insupportable, le désespoir et la rage au cœur, il donna sa démission. La révolution lui offrit l'occasion de se venger ; il la saisit avec avidité, guidé d'ailleurs par les sentiments les plus nobles et les plus désintéressés.

M. Adolphe Roussel, qui fut son secrétaire pendant sa courte dictature, était âgé de 21 ans, et l'un des élèves les plus distingués de l'université de Louvain. Sa coopération à la rédaction d'un journal de l'opposition, qui se distinguait, entre tous, par une violence extrême, provoqua son renvoi. Libre désormais, il donna pleine carrière à sa haine pour la domination hollandaise, et devint, à Louvain, le chef du mouvement. D'une faible constitution, il était doué, par compensation, d'une énergie, d'un courage indomptable, et d'un dévouement capable des plus grands sacrifices en faveur de la cause qu'il avait embrassée. Nourri de fortes études classiques, il s'était épris avec ardeur des doctrines les plus avancées.

Digitized by Google

En approchant du dénouement de la crise, nous entrerons dans les détails qui l'ont précipitée, et qui sont restés, jusqu'ici, couverts d'un voile.

Le 21 septembre, M. d'Hooghvorst fit rassembler sur la Grand'Place la multitude armée et environ 300 volontaires, anciens militaires ou déserteurs de l'armée, qui seuls avaient une ombre d'organisation. Il en passa l'inspection, puis, s'adressant à cette multitude, il dit : « Messieurs, ceux qui veulent aller *extra muros* pour » combattre se réuniront à MM. Pletinckx et Van der » Meere. Moi, je resterai en ville, avec les autres, pour » le maintien de l'ordre. »

M. Pletinckx, désapprouvant toute sortie comme intempestive et compromettante, se retira. M. Van der Meere entraîna les 300 volontaires dans la plaine de Dieghem, où la cavalerie hollandaise, prévenue sans doute, les sabra et les foula aux pieds de ses chevaux. M. Pletinckx survint alors, heureusement, pour les rallier et les sauver d'une destruction complète.

Évidemment on n'entraîna les volontaires dans la plaine de Dieghem que pour s'en défaire. C'était la seule force réelle sur laquelle on pût compter pour défendre la ville, et la seule capable de donner l'impulsion à la multitude. M. d'Hooghvorst, moins que tout autre, était homme à se compromettre vis-à-vis du gouvernement en autorisant une attaque contre les troupes : sa conduite postérieure viendra à l'appui de ce que nous avançons. Quant à M. Van der Meere, les aveux publics qu'il a faits depuis, confirment que, dans cette circonstance comme toujours, il n'a agi que dans l'intérêt de la maison de Nassau.

Ce fut préoccupé de ces réflexions que M. Pletinckx pénétra, le 22 septembre, dans l'hôtel de ville, où il trouva M. d'Hooghvorst, entouré de quelques bourgeois,

Digitized by Google

occupé à discuter une adresse au prince Frédéric pour le supplier de pénétrer, au plus tôt, en ville. M. Pletinckx les interrompit brusquement, en leur déclarant qu'ils étaient incompétents pour faire une pareille démarche au nom de leurs concitoyens, et qu'il les invitait à vider la place sur-le-champ. Ils cherchèrent à l'intimider, lui représentant la pénurie de ses ressources, la désertion de tous les meneurs, et la terrible responsabilité qu'il assumait sur sa tête en exposant Bruxelles à une destruction certaine. M. Pletinckx resta inébranlable et ordonna aux bourgeois de sortir. Dès ce moment, M. d'Hooghvorst disparut de la scène pour ne reparaître que lorsque les hostilités eurent pris un caractère prononcé, et qu'il lui fut, de nouveau, loisible d'intervenir comme médiateur entre le gouvernement et le peuple, tout en paraissant prendre une part active au mouvement révolutionnaire.

Dès lors aussi, M. Pletinckx remplaça, seul, toutes les autorités provisoires qui, quelques jours auparavant, s'agitaient encore dans l'hôtel de ville. Dictateur de fait, il ne resta entouré que de quelques jeunes gens, dont les plus connus furent : M. Ad. Roussel, qui était accouru de Louvain à la défense de Bruxelles à la tête d'un détachement de volontaires, MM. Ducpétiaux, Evrard, God. Nique, le baron de Felner, Ernest Grégoire et Ed. Fischer. M. Ad. Roussel partagea avec M. Pletinckx la gloire et la responsabilité de la dictature. Il s'associa à son œuvre comme secrétaire, improvisa un gouvernement et fut l'auteur de toutes les proclamations, de tous les ordres qui émanèrent de l'hôtel de ville, pendant les premières vingt-quatre heures de la lutte sanglante qui consacra l'indépendance et la nationalité de la Belgique L'histoire, plus impartiale et moins ingrate que la mémoire des contemporains, inscrira dans

Digitized by Google

ses fastes les noms de Pletinckx, d'Ad. Roussel, de Ducpétiaux et de leurs jeunes amis, comme ceux des seuls hommes qui, à l'heure du danger, n'ont pas déserté leur poste, désespéré du courage de leurs compatriotes, et qui ont voulu se venger, à main armée, des insultes que la nation hollandaise avait déversées sur les Belges.

Le premier conseil qu'ils tinrent dans la soirée du 22 septembre eut pour objet la proposition de M. Ducpétiaux de protester contre la proclamation du prince Frédéric, en désavouant, au nom de la bourgeoisie armée, l'invitation qu'il déclarait lui avoir été faite d'entrer à Bruxelles, et de lui demander que les restrictions à l'amnistie, annoncées dans sa proclamation, disparussent entièrement, si le prince voulait réellement entrer dans la ville sans résistance.

Malgré l'opposition qu'il rencontra, M. Ducpétiaux se rendit immédiatement, accompagné de M. Evrard, au quartier-général du prince. Ils furent arrêtés aux avant-postes, sans pouvoir approcher de sa personne, et conduits comme prisonniers à Anvers. Ce fut sans contredit fort peu judicieux, que de se refuser, dans un moment aussi décisif, à recueillir des renseignements, que M. Ducpétiaux, seul, était en état de fournir, renseignements qui pouvaient tout aplanir, éviter au prince une défaite compromettante pour sa réputation, et au pays une révolution que repoussait la majorité de la population.

Les moments étaient précieux : d'heure en heure on s'attendait à voir paraître l'armée hollandaise. M. Pletinckx consacra la nuit du 22 au 23 à organiser ses faibles moyens de défense. Il expédia au dehors des émissaires pour annoncer l'approche de l'ennemi et réclamer des secours. Il invita quelques notables à faire une quête parmi les habitants les plus dévoués à la

Digitized by Google

cause nationale, à l'effet de se procurer de la poudre, du plomb et les objets les plus indispensables à la défense.

Ces dispositions préliminaires prises, il adopta le plan suivant : il voulait concentrer toute la résistance dans le haut de la ville, et, dans cette intention, il ordonna à MM. J... et Gilé de rompre tous les ponts de la Senne, afin de se mettre à l'abri d'une attaque sur ses derrières. La multitude privée des chefs s'étant dispersée, il ne disposait réellement que de 300 volontaires, casernés au Petit-Château, et de quelques pièces d'artillerie parquées aux Annonciades. Il ordonna à Ernest Grégoire d'aller se mettre à leur tête, de prendre en passant l'artillerie, de se retrancher dans le palais du prince d'Orange et d'en maintenir la défense jusqu'à la dernière extrémité. Il envoya le baron de Felner à l'église de Sainte-Gudule pour installer dans la tour quatre hommes destinés à signaler les mouvements et l'approche de l'ennemi.

Vers 1 heure du matin, accompagné d'Ernest Grégoire, il fit la visite des postes établis aux portes de la ville, et il en constata l'effectif en hommes comme suit : la porte de Laeken était gardée par 1 officier et 7 hommes ; la porte de Schaerbeek par 1 sergent et 1 caporal ; la porte de Louvain par 1 officier et 3 hommes ; la porte de Namur par 30 paysans d'Uccle. A l'intérieur de la ville toutes les barricades étaient complétement abandonnées.

Il pouvait être 2 heures du matin, lorsqu'arrivé à la porte de Schaerbeek, M. Pletinckx entendit sonner le réveil des chasseurs de la garde. Le moment décisif approchait. Il ordonna à Grégoire d'aller immédiatement se mettre à la tête de sa troupe ; puis il retourna lui-même à l'hôtel de ville pour prendre ses dernières dispositions.

Digitized by Google

Afin de compléter le tableau de la situation morale où se trouvaient les hommes qui avaient assumé la tâche de défendre la ville, et de venger l'honneur national outragé par les provocations et les injures de la presse hollandaise, nous donnons ici un extrait d'un mémoire que M. Pletinckx a publié en 1831 ; ce mémoire peint parfaitement les luttes qu'il eut à soutenir pour résister aux supplications de sa famille et de ses voisins, qui voulaient le détourner d'exécuter ses projets.

« Ma femme me fit appeler pour la troisième ou » quatrième fois. Je revins chez moi, où je me trouvai » tout à coup entouré de familles entières du voisinage, » de nombreux amis, tous plongés dans l'abattement et » la consternation. On s'empara de moi. On me supplia, » les larmes aux yeux, de quitter la ville, me représen- » tant l'inutilité de la résistance, la vanité de mes efforts, » la certitude que l'ennemi nous ferait non-seulement » mourir, moi, ma femme et mes enfants, mais que, » dans sa rage, il se vengerait sur tous les habitants » et livrerait la ville entière aux flammes et au mas- » sacre.

» Ce spectacle m'affligea : harassé de fatigues et de » veilles, la tête brisée, l'émotion l'emporta un instant » et je me pris à sangloter dans leurs bras. Toutes les » réflexions sur notre déplorable situation vinrent m'as- » saillir à la fois. L'horrible vérité se montra à nu. » J'entrevis, d'un côté, la nullité de nos forces, la résis- » tance impossible, ma ville natale abandonnée aux flam- » mes, à la fureur de la soldatesque, et ma mémoire livrée » à l'exécration de la postérité, qui m'imputerait tant » d'horreurs inutiles ; — d'autre part, je considérai la » honte éternelle qui allait ternir le nom Belge ; la domi- » nation hollandaise, plus orgueilleuse, plus insolente » que jamais, courber la Belgique sous un esclavage

Digitized by Google

» insupportable, dégradant, si le prince Frédéric s'em-
» parait de Bruxelles sans coup férir.

» Ma position était affreuse! Cependant je n'hésitai
» pas, je m'élançai sur le chemin que me traçaient l'hon-
» neur et l'amour de la patrie. Je m'arrachai violemment
» à la scène déchirante que j'avais devant les yeux et
» me dirigeai précipitamment vers l'hôtel de ville. »

A sa rentrée à l'hôtel de ville, il dut lutter contre des intrigues et des machinations de tout genre. Pour combler la mesure, il reçut, au moment où l'approche de l'ennemi lui était signalée, les démissions du commandant de l'artillerie, et des deux seuls chefs qui se trouvassent à la tête des bataillons de la garde bourgeoise ayant quelque organisation. Enfin il apprit que MM. J... et Gilé, les constructeurs des barricades, n'avaient pas fait rompre les ponts dans le bas de la ville.

Résumons la situation où se trouvait Bruxelles quelques heures avant l'entrée de l'armée du prince Frédéric. Tous les chefs du mouvement, tous les meneurs secondaires étaient en fuite; tous les chefs de la garde bourgeoise avaient donné leur démission; la bourgeoisie était désarmée, la multitude démoralisée et dispersée; M. Rogier, ne voulant pas assumer la responsabilité d'une défense que repoussait la population, et des désastres qu'elle pourrait entraîner, s'était retiré avec les Liégeois dans la direction de Waterloo; la garde de la ville confiée à 2 officiers, 1 sergent, 1 caporal et 40 hommes, ayant pour réserve 300 volontaires et 6 pièces d'artillerie, pour lesquels on confectionnait en toute hâte quelques cartouches, gargousses, dont la poudre et le plomb avaient été achetés avec l'argent provenant d'une quête faite pendant la nuit. Telle était la situation de la ville quant au moral, au personnel et au matériel de la défense. Tel aussi était le résultat de la conduite

Digitized by Google

tortueuse, machiavélique et pusillanime des chefs du mouvement. L'influence exercée par le prince d'Orange y avait une grande part. La situation, telle que nous venons de la décrire, était le fait d'une œuvre préconçue : diriger la multitude, épuiser son exaltation, la démoraliser par l'inaction, puis, au moment décisif, provoquer la fuite des chefs du mouvement en criant sauve qui peut! Le roi et le prince d'Orange avaient donc conduit et dirigé le mouvement avec une prudence, une habileté incontestables, et ils pouvaient avec toute assurance, avec plein espoir de succès, commander au prince Frédéric de marcher en avant. Mais la providence, dans ses impénétrables desseins, providence que Guillaume Ier aimait à invoquer dans les moments solennels de son règne, se réservait de confondre la vanité de ses projets; elle allait lui opposer pour adversaire un modeste sous-lieutenant de cavalerie retiré du service, résumant dans son âme tous les outrages, toutes les injures que la presse et le peuple hollandais avaient, jusque-là, impunément déversés sur les Belges.

§ V.

Maintenant que nous connaissons la situation morale des insurgés, la pénurie de leurs ressources, passons dans le camp du prince Frédéric.

Dès le 1er septembre, lors de l'entrée du prince d'Orange à Bruxelles, le prince Frédéric avait établi son quartier-général à Vilvorde. A ce moment, il disposait déjà d'environ 6,000 hommes. Un peu plus tard, il s'établit à Anvers, où il était plus à même de surveiller l'organisation du corps d'armée dont on lui avait confié

Digitized by Google

le commandement. On lui envoya successivement de la Hollande toutes les troupes qui y stationnaient, et dont les gardes communales reprenaient le service. Au 20 septembre, l'effectif des troupes, sous ses ordres immédiats, se composait comme suit [1] :

INFANTERIE.

4 bataillons de grenadiers et de chasseurs, troupe d'élite.	1,950 hommes.	
5e, 6e, 10e et 15e régiments d'infanterie. . . .	8,755	
Bataillon d'instruction.	320	
Bataillon de punition.	500	
TOTAL. . . .		11,525

CAVALERIE.

Hussards n° 6	400	
Dragons	350	
Lanciers	250	
Cuirassiers, 2 régiments incomplets	480	
TOTAL. . . .		1,480

ARTILLERIE.

6 batteries de 8 pièces de campagne.	48 pièces.	
1/2 batterie d'obusiers de 8 pouces .	4	
Total des bouches à feu. .	52	
Caissons	28	
Artilleurs, troupes du génie, du train, gendarmerie, évalués approximativement à.		1,000
TOTAL. . . .		14,005

Total : 14,000 hommes, 52 bouches à feu, et 28 caissons.

[1] Nous avons emprunté cet état de situation aux *Esquisses historiques de la Révolution belge*. Nous avons majoré le chiffre de l'artillerie, génie et train, de 500 hommes. Il y avait là évidemment erreur.

Digitized by Google

Le 22 septembre, au soir, ces troupes occupaient une position demi-circulaire autour de Bruxelles, leur droite à Zellick, sur la chaussée de Gand, le centre ou le corps principal en avant de Dieghem, la gauche en avant de Tervueren. La ville se trouvait ainsi bloquée, excepté des côtés qui font face à Waterloo, Hal et Ninove.

Une autre division évaluée à 8,000 hommes, avec trois batteries, sous les ordres du général Kortheyligers, était rassemblée aux environs de Tongres, pour intercepter les communications entre Liége et Bruxelles. Elle reçut l'ordre de se trouver, dans la matinée du 23 septembre, devant Louvain, d'y pénétrer de vive force et de marcher ensuite sur Bruxelles. Le général-major Trip, jeune, à la tête d'un détachement de 400 hommes de cavalerie et d'une demi-batterie à cheval, devait se diriger, dans la matinée du même jour, sur Louvain, à l'effet de relier la division au corps principal.

Bien qu'on ne s'attendît à aucune résistance, on se mit en garde contre toutes les éventualités. On arrêta un projet d'attaque ou plutôt d'occupation, qui était basé sur de bons principes, quoi qu'on en ait dit, sur la configuration de la ville et sur la situation morale des insurgés. On voulait diriger l'attaque principale vers le plateau qu'occupe le haut de la ville, — s'emparer du Parc et lui donner une défense de flanc, en occupant les quatre palais, du Roi, du prince d'Orange, du prince Frédéric et des États-Généraux, — garnir de réserves le boulevard qui s'étend de la porte de Schaerbeek à la porte de Namur, pour assurer les communications avec l'extérieur,—répartir l'artillerie par sections aux portes, dans les allées du Parc et dans les grandes rues latérales, afin d'en balayer les approches faci-

Digitized by Google

lement et promptement. Trois colonnes secondaires devaient appuyer le mouvement principal, en pénétrant à la fois et au même instant, par les portes de Flandre, de Laeken et de Louvain, de manière à prendre les défenses des insurgés à revers et de diviser leurs forces.

A l'intérieur, ce mouvement général devait être appuyé par les gardes bourgeoises, dont le concours avait été promis. Le club républicain fit échouer ce projet, ainsi que nous l'avons dit plus haut, en chassant, le 19 et le 20, les autorités provisoires de l'hôtel de ville, et en désarmant la bourgeoisie.

Le plan d'attaque était parfaitement coordonné dans ses principales dispositions, et les forces assignées à chaque colonne étaient en rapport avec le but qu'on voulait atteindre. S'il échoua, c'est grâce, d'une part, à des circonstances que personne ne pouvait prévoir, et, de l'autre, à la maladresse et à la pusillanimité des commandants des colonnes secondaires.

Les ordres les plus rigoureux furent communiqués aux troupes pour le maintien de la discipline. Quant au moral, les régiments, composés exclusivement de Hollandais, étaient surexcités par les journaux de leur pays; à leurs yeux, les rebelles étaient plus que des ennemis ordinaires, ils étaient indignes de toute merci; mais, composés en général de jeunes gens arrachés depuis quelques jours à leurs foyers, ces régiments ne devaient pas tarder à se démoraliser, si la défense était énergique et quelque peu prolongée. Il n'y avait réellement que les quatre bataillons de grenadiers, de chasseurs, et l'artillerie, sur lesquels on pût compter. Quant aux officiers et aux soldats belges, le gouvernement des Pays-Bas leur a rendu la justice qu'ils méritaient. Plusieurs officiers de tous grades se sont distingués d'une manière signalée.

Digitized by Google

Le jour désigné pour l'entrée des troupes, était le 23 septembre, à huit heures du matin. A l'intérieur de la ville, la nuit avait été extrêmement calme. Des émissaires avaient répandu l'épouvante dans la multitude, qui n'osait plus se montrer dans les rues. La plupart des volontaires des localités voisines avaient précipitamment quitté la ville. On s'attendait si peu à une collision sanglante, qu'un grand nombre de personnes des deux sexes, appartenant aux classes supérieures, se précipitaient, dans la matinée du 23, vers les portes, pour assister à l'entrée des troupes.

L'approche de la colonne principale fut annoncée par le tocsin de Sainte-Gudule, qui donna le signal à toutes les autres églises. Ces sons lugubres répandirent l'épouvante parmi les gens paisibles, mais électrisèrent la multitude et la poussèrent au combat. Une vingtaine d'insurgés, tout au plus, se trouvèrent derrière la barricade qui interceptait le passage de la porte de Schaerbeek, lorsque les troupes s'y présentèrent; mais, précisément en ce moment, Ernest Grégoire débouchait sur le boulevard de l'Observatoire à la tête des 300 volontaires, amenant les six bouches à feu qu'il avait été chercher à la caserne des Annonciades, conformément aux ordres de M. Pletinckx. Il répartit aussitôt son artillerie par sections, de manière à croiser son feu sur la porte, et dispersa ses volontaires en tirailleurs. Surpris par cette brusque résistance, à laquelle les généraux étaient loin de s'attendre, ils arrêtèrent leur colonne et prirent des dispositions d'attaque. De son côté, Grégoire, jugeant toute résistance sur ce point téméraire et impossible, se dirigea par une des rues latérales sur le palais du prince d'Orange, afin de s'y retrancher. Mais, à son arrivée devant le palais, ses volontaires, mieux avisés que lui, refusèrent de s'y

Digitized by Google

renfermer : force lui fut de céder. Il se porta alors rapidement sur la place Royale, mit son artillerie en position derrière la grande barricade fermant l'espace entre l'hôtel de Belle-Vue et le café de l'Amitié, et embusqua ses hommes de manière à battre les approches.

Ce premier effort fait en vue de la résistance, produisit sur le peuple une sorte de commotion électrique. Au son du tocsin, au bruit des premiers coups de canon, de la fusillade, tous les hommes armés accoururent, isolément ou par groupes, par toutes les rues latérales qui débouchent dans la rue Royale, et s'y embusquèrent pour guetter les troupes à leur passage.

La retraite de Grégoire, de son artillerie et de sa troupe, permit aux grenadiers et aux chasseurs, qui formaient la tête de la colonne, de franchir rapidement les obstacles qui obstruaient l'entrée de la porte de Schaerbeek, et de pénétrer dans la rue Royale Neuve. Ils s'avancèrent, l'arme au bras, sans ralentir leur marche, en butte aux coups de fusil partant de toutes les rues latérales, et, à mesure qu'ils approchaient du Parc, aux coups de mitraille et de boulets que leur lançait l'artillerie de Grégoire en position derrière la barricade de la place Royale. Pendant qu'ils pénétraient dans le Parc, le major Kramer de Bichin, un des officiers les plus intrépides de l'armée, s'avança au galop jusqu'à la portée du pistolet de la barricade, avec deux pièces d'artillerie légère, mais à peine eut-il ouvert le feu, qu'assailli de coups de fusil partant des hôtels avoisinants, hommes et chevaux furent tués ou blessés. Il ne lui resta que deux artilleurs, qui le transportèrent au palais du Roi, où il rendit le dernier soupir.

Durant le trajet de la porte de Schaerbeek au Parc,

Digitized by Google

le feu qui partait de la rue de Louvain fut si violent, qu'on fut obligé de faire un détachement pour la balayer et mettre le flanc de la colonne à couvert. Le chef de ce détachement pénétra dans la rue en ripostant vigoureusement, franchit deux barricades, et se trouva tout à coup arrêté par une autre barricade plus formidable, qui barrait la rue à la hauteur de la rue de l'Orangerie: son dessein était de rejoindre la colonne qui s'avançait par la porte de Louvain. Arrêté sur ce point, enveloppé d'une fusillade qui devenait, de moment en moment, plus vive et plus meurtrière, il se décida à retourner sur ses pas. En revenant au débouché de la rue, il se vit arrêté de front par le feu partant de la barricade qui fermait la rue du Treurenberg, en même temps qu'il était en butte, sur ses flancs et sur ses derrières, à celui qu'on dirigeait sur sa troupe des croisées des maisons. Renfermé dans un cercle de feu, ayant perdu le quart de son monde, il se rendit prisonnier, avec les 150 grenadiers qui lui restaient. Ces soldats promenés, à dessein, en triomphe dans tous les quartiers de la ville, exaltèrent le peuple, et poussèrent les plus réservés au combat.

Le cinquième régiment d'infanterie s'engagea dans la rue Royale à la suite des chasseurs; mais la défense augmentant d'intensité, de minute en minute, on se vit forcé de le faire rétrograder. On le déploya, ainsi que les autres régiments, sur les boulevards, d'où ils allèrent, en partie, renforcer les troupes qui occupaient déjà le Parc.

Les grenadiers et les chasseurs occupèrent le palais et le Parc. L'artillerie se divisa par sections et prit position aux diverses issues. La batterie d'obusiers s'établit sur les hauteurs où se trouve aujourd'hui le Quartier-Léopold. Le reste de l'artillerie fut répartie aux portes

Digitized by Google

de Schaerbeek, de Louvain et de Namur, dont elle balaya les approches. On négligea d'occuper les hôtels de la rue Royale pour mieux renforcer la position du côté de la rue Ducale, en communication avec le boulevard et les portes de Schaerbeek, de Louvain et de Namur.

Lorsque le général Trip, en position, dès sept heures du matin, sur la hauteur de Saint-Josse-ten-Noode, vers la barrière du cimetière, entendit que l'action était engagée à l'intérieur de la ville, il se porta en avant avec un bataillon d'infanterie, neuf escadrons de cavalerie et une batterie d'artillerie légère. Quelques coups de canon suffirent pour donner la chasse au faible poste qui gardait la barricade de la porte de Louvain. Les lanciers, en tête, suivis des cuirassiers, presque tous Belges, se précipitèrent au galop dans la rue de Louvain, lorsque tout à coup ils se virent arrêtés par la grande barricade, élevée à la hauteur de la rue de l'Orangerie, en même temps qu'ils étaient fusillés à bout portant par des volontaires qui accouraient de la caserne des Annonciades. Ceci se passait pendant que le détachement des grenadiers, dont nous avons parlé plus haut, soutenait un combat inégal qui devait bientôt le forcer à déposer les armes. Le général Trip, officier expérimenté, appréciant le danger auquel il exposait sa cavalerie s'il persistait à rester dans l'impasse où il était engagé, lui fit faire volte-face, et se dirigea par le boulevard du Régent vers la porte de Namur. Plus tard, toute la cavalerie quitta la ville et prit position à Ixelles et dans les environs.

La porte de Namur fut dégagée par la masse de cavalerie et d'infanterie qui refluait de ce côté. Les 30 paysans d'Uccle, qui la gardaient, se retirèrent dans la rue des Petits-Carmes, fermée par une barricade. Bientôt

Digitized by Google

renforcés par la nombreuse population du quartier des Marolles, ils repoussèrent énergiquement toutes les tentatives faites par les troupes pour pénétrer jusqu'à la place Royale et tourner la barricade qui interceptait les communications avec le Parc.

Vers 8 heures du matin, le colonel Boekorven, à la tête d'un bataillon du 5e régiment, d'environ 2 escadrons du 6e hussards, et d'une demi-batterie d'artillerie, — tous Hollandais, — se présenta à la porte de Flandre, et pénétra dans la rue de ce nom, la cavalerie en tête de sa colonne. La nombreuse population de ce quartier, hommes, femmes et enfants, bordait, des deux côtés, la rue, et regardait défiler la troupe, dans les dispositions les plus pacifiques, tandis que les bourgeois se précipitaient hors de leurs maisons pour lui présenter des rafraîchissements. Arrivée à la hauteur du marché aux Cochons, la tête de la colonne se trouva arrêtée par une barricade sans défenseurs. A ce moment, accoururent, du côté du canal, quelques individus armés, en jurant et en menaçant la troupe. Des coups de fusil et de carabine sont échangés. La masse des spectateurs pacifiques se sauve, de tous côtés, en jetant des cris de consternation. Tout à coup, du haut de deux ou trois maisons, on lance sur la troupe des pavés, des meubles, de la chaux. En butte à ces projectiles, pressés par la foule qui cherche des issues pour se sauver, hommes et chevaux se rejettent, dans un épouvantable désordre, sur l'infanterie, et tous, pêle-mêle, se sauvent à toute jambe de l'étroit défilé dans lequel ils étaient engagés, ne s'arrêtant qu'à deux lieues de là, au village d'Assche, quoique personne ne se fût mis à leur poursuite. A cent pas de la porte, on vit de vieux et braves officiers s'arrêtant et faisant des efforts inouïs pour arrêter les fuyards. Ne pouvant y parvenir,

Digitized by Google

il y en eut qui pleurèrent de rage, brisèrent leur épée, et rejoignirent la colonne au petit pas.

A la porte de Laeken, le général Favauge ne se conduisit guère plus judicieusement ni plus honorablement que le colonel Boekorven à la porte de Flandre. En se voyant en face d'une immense barricade, dont il ne pouvait connaître, il est vrai, le nombre de défenseurs, qui, en réalité, ne consistait qu'en une douzaine d'hommes, ivres pour la plupart, le général, à la tête d'un bataillon fort de 800 hommes, et d'une demi-batterie d'artillerie, se contenta de faire lancer quelques boulets contre la barricade ; puis, croyant avoir fait son devoir, il s'éloigna de la porte, fit jeter un pont sur la petite Senne, la traversa et alla prendre position dans le faubourg de Schaerbeek, veillant, de là, à la communication du corps principal.

Dès ce moment, la multitude, réservée et inquiète jusque-là, lâcha la bride à toutes ses passions. Il lui semblait que rien ne pouvait lui résister. On courut aux armes, et bientôt personne n'osa plus rester chez soi sans avoir donné des preuves de sa valeur. A cet enthousiasme vint bientôt se joindre la soif de la vengeance. On fit circuler le bruit que les Hollandais massacraient les femmes et les enfants. Les femmes, ainsi mises en cause, en vinrent à pousser au combat leurs maris et leurs parents. La lutte prit un aspect sinistre et sanglant ; elle ne pouvait plus cesser que par la destruction de la ville, ou par la retraite, sinon l'anéantissement de l'armée.

Il est peu nécessaire de rapporter ici les mille épisodes de combats vrais ou faux racontés avec enthousiasme ou dans la fièvre de l'exaltation. Toutefois, dans cette guerre de rues, de carrefour, sans direction, abandonnée à l'inspiration individuelle, il y eut des actions

Digitized by Google

d'un mâle courage, de la plus grande intrépidité. C'était tout le caractère des luttes religieuses, des luttes d'opinions. Le peuple n'était préoccupé que d'une seule idée : combattre la suprématie de la Hollande, se venger des injures que la presse hollandaise avait déversées sur lui. L'amour-propre national se trouvait seul en jeu. Quant aux projets des chefs du mouvement, il les ignorait; il repoussait énergiquement toute allusion à la France, et regardait d'un mauvais œil les Français isolés qui lui prêtaient leur appui. Tous les cœurs battaient à l'unisson; une même pensée agitait toutes les têtes : A bas la domination hollandaise! Vive la Belgique!

La ligne qui séparait les combattants avait cinq quarts de lieue de longueur. Elle s'étendait depuis la rue du Marais (au boulevard du Jardin Botanique) jusqu'à la rue de Schaerbeek. De là, elle descendait pour remonter vers la place du Congrès, coupait la rue Royale, contournait la rue de Notre-Dame-aux-Neiges, et débouchait dans la rue de Louvain, à la hauteur de la rue de l'Orangerie. Elle pénétrait, ensuite, dans le pâté des hôtels des ministères de l'Intérieur et de la Guerre, longeait la rue Royale jusqu'au café de l'Amitié, tournait l'église de Caudenberg et l'école militaire, d'où elle aboutissait, à travers le massif de maisons formant la droite de la rue de Namur, jusqu'au boulevard de Waterloo, qu'elle longeait jusqu'à la porte de Hal.

Après avoir essayé d'opérer plusieurs retours offensifs dans la direction de la place Royale, de la Montagne du Parc, et dans la direction de la caserne des Annonciades, le prince et les généraux s'aperçurent bien vite « qu'ils ne pourraient compter sur des succès qu'en fai» sant successivement le siége de chaque quartier et » même de chaque édifice; qu'il s'ensuivrait une dévas-

Digitized by Google

» tation générale, des massacres, et que, d'après le » mode de défense et d'occupation adopté par les » révoltés, il faudrait nécessairement sacrifier tous les » intérêts et toute la prospérité de la résidence royale » pour parvenir à s'en rendre maître; que, d'ailleurs, » on ne pouvait plus compter sur la coopération de la » bourgeoisie qui était entièrement comprimée et sou- » mise au joug des révolutionnaires [1].... »

Telle était l'opinion du général Trip. Il aurait pu y ajouter que, pour entreprendre le siége de tous les quartiers de la ville, il aurait fallu une armée double et triple de celle dont on disposait, et de plus un parc d'artillerie de siége.

Le prince prit en considération l'avis du général Trip et envoya immédiatement le colonel de Gamoëns en parlementaire, accompagné d'un prisonnier belge. Le colonel traversa intrépidement la ligne des combattants, un drapeau blanc à la main. Il fut accueilli par les insurgés d'une manière barbare, arraché de son cheval, et il eût été infailliblement massacré sans l'intervention généreuse d'un magistrat et du général Mellinet. La multitude le poursuivant et s'acharnant à sa personne, on ne trouva rien de mieux que de l'enfermer à la caserne des pompiers. De là, il chercha à se mettre en rapport, soit avec les autorités, s'il en existait encore, soit avec quelques notables.

On se demande sans doute ce qu'était devenu le dictateur du moment, M. Pletinckx. A l'enthousiasme fébrile de la veille avait succédé la réflexion. Le peuple s'était engagé avec un grand élan, mais, aux yeux de M. Pletinckx et de ses amis, il eût été imprudent de

[1] Rapport du gouvernement des Pays-Bas sur les journées de Bruxelles.

Digitized by Google

compter sur lui seul pour terminer la lutte. Les Liégeois n'étaient pas encore rentrés ; il en était de même des volontaires des localités voisines. Dans cette situation, on décida, en conseil, qu'on expédierait des émissaires pour annoncer la première victoire, rappeler M. Rogier, et que M. Pletinckx, de sa personne, se rendrait à Nivelles pour en ramener un corps de volontaires, qu'un propriétaire influent refusait de laisser partir, et rallier en passant tous les hommes valides. Comme il était de toute impossibilité d'imprimer une direction quelconque à la défense, tant qu'on n'aurait pas sous la main quelques troupes se soumettant à une organisation telle quelle, l'absence de M. Pletinckx pendant quelques heures ne pouvait influer en rien sur la situation. Quant à M. Ad. Roussel, il venait d'être rappelé à Louvain qui était menacé d'une attaque. On considérait, non sans raison, que si cette ville tombait au pouvoir du prince, c'en serait fait de Bruxelles. Dans l'après-midi et la soirée du 23 septembre, l'insurrection se trouvait donc littéralement abandonnée à elle-même, sans chef et sans guide, car aucun des jeunes amis de M. Pletinckx n'avait assez de consistance pour imposer à qui que ce fût.

Sur ces entrefaites, M. le baron d'Hooghvorst sortit de sa retraite et se montra à l'horizon pour reprendre son rôle de médiateur. Il se rendit chez le colonel de Gamoëns, accompagné de quelques notables. Le colonel lui communiqua sa mission, et le vœu du prince de faire cesser ce funeste combat. Profitant de l'absence de M. Pletinckx, M. d'Hooghvorst s'adjoignit MM. Joly et Rogier pour former une commission provisoire qui pût entamer des négociations régulières. Dans cette circonstance, M. Rogier, dont le dévouement à la cause nationale ne pouvait être suspecté, donna à la

Digitized by Google

nouvelle commission la consécration de sa popularité.

M. d'Hooghvorst se rendit, dans la nuit du 23 au 24, auprès du prince, lui donna connaissance que, dans l'intérêt général, il s'était mis lui-même à la tête d'une commission provisoire, et qu'il n'y avait de trêve possible qu'à la condition de l'évacuation de la ville par l'armée. Le prince lui répondit : « Qu'il avait occupé la » ville dans l'espoir de concourir par là au rétablisse- » ment de l'ordre et de la tranquillité dans toute la cité ; » qu'il ne pouvait l'évacuer que d'après l'ordre du roi ; » mais qu'ayant surtout à cœur de prévenir, autant que » possible, la ruine de Bruxelles, et de terminer un » combat qui ne pouvait avoir que les suites les plus » désastreuses, même pour la partie tranquille de sa » population, il n'y étendrait pas davantage le champ » de bataille ; que ses troupes resteraient strictement » sur la défensive, et que la meilleure preuve qu'on pût » lui donner que les habitants bien pensants maîtri- » saient l'anarchie qu'il avait voulu uniquement ou pré- » venir ou anéantir, était de faire cesser le combat ; » que dès que la garde bourgeoise serait réorganisée et » la population rentrée dans l'ordre, le but principal » de l'entrée de son armée dans Bruxelles serait atteint, » et qu'alors, si l'on cessait de traiter en ennemies les » troupes du roi, malgré les promesses et les conces- » sions faites dans sa proclamation, on pourrait traiter » et s'entendre sur le service que feraient les soldats » conjointement avec la garde bourgeoise, ou aviser à » maintenir l'ordre public par tous autres moyens [1]. »

Dans l'état d'exaspération où se trouvaient les esprits, ni M. d'Hooghvorst ni M. Rogier n'étaient en état de faire admettre par les insurgés les conditions du prince.

[1] **Extrait du rapport officiel des Pays-Bas.**

Digitized by Google

Dans son rapport au roi, en date du 24 au matin, le prince confirme en quelque sorte cette opinion : « J'oc-» cupe, disait-il, la partie supérieure de la ville ; on » oppose à mes troupes une résistance forcenée. Il s'en » suivra une affreuse dévastation, malgré tous mes » efforts pour l'arrêter. » Il lui fallut renoncer à tout espoir d'obtenir une cessation d'hostilités.

Dans la soirée du 23, on reçut, à Bruxelles, la nouvelle de l'attaque de Louvain. Le général Trip, jeune, s'était présenté, dans la journée, dès 7 heures du matin, à la porte de Malines. Accueilli à coups de fusil, il avait fait lancer quelques obus dans la ville. N'ayant aucune nouvelle du général Kortheyligers, harcelé par les paysans qui menaçaient sa retraite, ne pouvant prétendre à pénétrer en ville avec sa cavalerie, il se retira dans la direction de Malines.

Vers 11 heures du matin, se présenta, à son tour, le général Kortheyligers, à la tête de sa division. Il fit quelques démonstrations d'attaque ; mais, intimidé par l'apparence des dispositions de défense, harcelé sur ses flancs et ses derrières par des paysans armés qui accouraient de tous les villages environnants, il prit aussi la résolution de se retirer. Au lieu de tourner la ville en amont, de passer la Dyle, et de rejoindre le prince, à Bruxelles, par la chaussée de Tervueren, perdant la tête, il rebroussa vers Tirlemont, dont les habitants lui refusèrent l'entrée. Alors, tournant à droite, il se dirigea successivement sur Jodoigne, Wavre, Tervueren, et déboucha le 27 sur Cortenberg, à mi-chemin de Louvain à Bruxelles, lorsque la lutte avait déjà cessé dans cette dernière ville.

Ainsi, dans la journée du 23, toutes les mauvaises nouvelles assaillirent, à la fois, le prince Frédéric. A Bruxelles, une résistance inattendue, à outrance, le

Digitized by Google

forçait de passer de l'offensive à la défensive. A l'extérieur, tous les chefs de détachements, sur la coopération desquels il avait compté, lui faisaient défaut. Sa position se dessinait sous les couleurs les plus sombres. Réduit à un nombre insuffisant de troupes pour tenir tête à l'orage qui fondait sur lui, il ne se laissa pas décourager et résolut de tenir bon. Dans cette circonstance, il montra une grande fermeté de caractère, et fit preuve d'un grand sang-froid. Déjà le règne de l'histoire a commencé pour lui, et, plus équitable que ses contemporains, elle lui rendra la justice qui lui est due.

Le lendemain, 24 septembre, de grand matin, toutes les cloches de la ville sonnèrent le tocsin en signe de réveil. Les combattants sont successivement renforcés par des troupes de volontaires accourant de toutes les localités, de Wavre, de Gosselies, de Nivelles, etc., etc. S'enthousiasmant au contact les unes des autres, chacune de ces troupes voulut payer sa bienvenue en s'élançant, pleine de confiance et d'audace, à l'assaut du Parc. Repoussés par une artillerie activement servie, les volontaires renforcèrent les tirailleurs déjà postés aux issues des rues latérales et dans les hôtels de la rue Royale.

Le prince, fidèle au système défensif qu'il avait adopté par nécessité, retira presque toute son infanterie du Parc, et l'abandonna à des tireurs choisis. Il renforça, par contre, les garnisons des palais et de certains hôtels. Il ordonna à la batterie d'obusiers de lancer ses projectiles sur les pâtés de maisons occupés par les insurgés. On incendia quelques hôtels et principalement le Manége, rempli d'un grand approvisionnement de fourrages. Cet incendie vint, un moment, faire diversion au tumulte du combat et produisit une recrudescence d'exaltation parmi toute la population.

Digitized by Google

Le prince était rassuré du côté du Parc, où les insurgés n'avaient pour le moment aucune chance de succès, mais il était inquiet pour la porte de Schaerbeek, dont la conservation était pour lui de la plus grande importance; c'était la clef de sa principale ligne de communication. Pour s'y fortifier, il avait fait occuper le grand et spacieux hôtel de M. Meeus, qui faisait le coin de la rue Royale. De cet endroit la troupe ripostait, mais sans succès, contre les insurgés embusqués dans les maisons situées en face, et qui, au moyen d'ouvertures pratiquées dans les murailles, communiquaient avec la rue de Schaerbeek. Pour en avoir raison, le prince fit descendre, du boulevard de l'Observatoire, une colonne d'infanterie, ayant le bataillon de punition en tête. Malgré une résistance très-vive, les insurgés furent expulsés de leurs réduits, et, pour empêcher qu'ils n'y rentrassent, on incendia tout le pâté, composé de dix-huit maisons.

L'intérieur de la ville était dans un état d'agitation indicible. Le bruit incessant du tocsin, du canon, de la fusillade; le transport des morts et des blessés, pour lesquels les hôpitaux et les hospices devinrent insuffisants; l'incendie du Manége et de plusieurs maisons, se reflétant au loin en teintes rouges; des troupes d'hommes armés parcourant les rues en sens divers : tout, en un mot, donnait à la ville la physionomie d'une place livrée à l'assaut d'un ennemi inexorable, d'une place vouée à la destruction.

A mesure que la lutte se prolongeait, une partie des bourgeois, jusqu'alors inoffensifs, craignant pour leur existence, pour leurs propriétés, et ne pouvant se rendre raison des terribles nécessités de la guerre, qu'ils attribuaient, à tort, à une aveugle vengeance, prirent parti pour l'insurrection, et se laissèrent entraîner par les idées de patriotisme qui dominaient le peuple.

Digitized by Google

Dans la nuit du 24 au 25, M. Rogier, comprenant la nécessité d'imprimer une direction unique aux attaques désordonnées des patriotes, proposa à la commission de nommer immédiatement don Juan Van Halen, officier supérieur espagnol réfugié, et l'un de ses amis, au commandement de toutes les forces nationales. Sa proposition fut accueillie, et don Juan entra sur le champ en fonctions. En ce moment, M. Pletinckx, de retour de son excursion, amenant des hommes, des armes et de la poudre, dont on avait une grande pénurie, se présenta à la commission, qui l'adjoignit comme chef d'état-major au nouveau commandant en chef. De concert, ils improvisèrent, à la hâte, un état-major, dont les principaux furent Mellinet, E. Grégoire, de Felner, Jalhau, Kessels, Van der Meere, Elskens dit Borremans.

La journée du lendemain, 25 septembre, s'annonça, comme les jours précédents, au bruit du tocsin. Elle se ressentit de l'influence de la nouvelle autorité qui avait pris en mains les rênes de l'insurrection. Un peu d'ordre s'introduisit dans le chaos de la veille. De nouveaux personnages vinrent offrir leur coopération, leurs lumières, leur influence à la nouvelle administration ; de ce nombre, les plus marquants furent MM. Gendebien et Van de Weyer, apportant avec eux 14 barils de poudre.

De nouveaux détachements d'auxiliaires, de Fleurus, Gosselies, Jumet, Gilly, Perwez, Leuze, Lierre, et une cinquantaine de Borins, vinrent renforcer les défenseurs de la capitale. On comptait parmi ces volontaires un grand nombre d'anciens militaires qui avaient pris part aux célèbres siéges d'Espagne, et des braconniers, des tireurs adroits et redoutables.

Le nouveau commandant en chef voulut, dans cette journée, inaugurer son commandement par une attaque générale. Trois colonnes devaient se précipiter simul-

Digitized by Google

tanément dans le Parc, par les trois grilles qui font face à la place Royale, à la montagne du Parc et au palais des États-Généraux. Don Juan devait commander celle du centre, E. Grégoire, celle de droite, M. Pletinckx, celle de gauche. Cette dernière attaque présentait des difficultés insurmontables. On ne pouvait, en effet, pénétrer par la grille, en face du palais des États-Généraux, sans s'être, préalablement, rendu maître de ce palais. Il était occupé par un millier d'hommes environ, dont le feu plongeant, partant des étages, aurait écrasé les téméraires qui auraient voulu pénétrer, de ce côté, dans le Parc, en même temps qu'ils auraient été exposés à la mitraille et à la fusillade des troupes qui y étaient embusquées. Pour exécuter sa tâche, il ne restait à M Pletinckx qu'à tourner le Parc par la place Sainte-Gudule, la rue de Louvain, à pénétrer dans la rue de l'Orangerie, et à attaquer le palais par derrière. Mais, de ce côté, les dangers n'étaient pas moindres. En s'enfonçant dans la rue de l'Orangerie, il courait le risque d'être cerné par les troupes en position à la porte de Louvain et sur le boulevard, qui, par la rue de Notre-Dame-aux-Neiges, pouvaient déboucher sur ses derrières. Il surmonta heureusement les premières difficultés, attaqua intrépidement le pâté de maisons attenant au palais, s'empara de l'hôtel Torrington, surprit le poste qui occupait la cour par laquelle on monte aujourd'hui aux tribunes, mais il se vit, tout à coup, arrêté par un mur élevé, qu'on ne pouvait abattre qu'avec du canon, à moins de perdre un temps précieux.

Le prince, exactement informé de tout ce qui se passait dans le camp ennemi, se décida à opérer une diversion pour éloigner les insurgés du Parc et dérouter leurs projets. Il ordonna une attaque générale, sur toute la ligne, depuis la rue du Marais, au Jardin Botanique,

Digitized by Google

jusqu'à la porte de Hal. Dans cette circonstance, il laissa voir l'insuffisance numérique de son infanterie, en la remplaçant, au Parc, par des cavaliers démontés.

L'attaque de M. Pletinckx dut particulièrement attirer l'attention du prince, car le palais des Etats-Généraux était le plus ferme point d'appui de la défense du Parc. Il fit avancer deux colonnes d'infanterie, l'une par la rue de Notre-Dame-aux-Neiges, l'autre de la porte de Louvain. M. Pletinckx et sa troupe sont sur le point d'être cernés, lorsqu'il lui parvient une pièce d'artillerie, dont la mitraille ralentit la marche de la dernière colonne. Van Halen accourt sur les lieux, reconnaît le danger et repart, en assurant son lieutenant qu'il lui expédiera des renforts. Tout à coup, au grand étonnement de M. Pletinkx, l'ennemi suspend sa marche, et un parlementaire se présente accompagné de quatre volontaires. Les insurgés, en le voyant ainsi escorté, le prennent pour un prisonnier, se ruent sur lui, le renversent, lorsque M. Pletinckx survient et l'arrache de leurs mains. Ce parlementaire, M. de Ravenne, officier, belge de naissance, déclare qu'il a une mission pour la commission de sûreté. M. Pletinckx l'envoie à l'hôtel de ville, sous bonne escorte. Dès ce moment l'ennemi arrêta son mouvement en avant, et se retira, rassuré, semblait-il, sur ce que M. Pletinckx pouvait entreprendre ultérieurement.

En effet, on venait de lui dresser un odieux guet-à-pens, auquel le prince paraît ne pas avoir été étranger. Nous croyons, à ce sujet, devoir entrer dans quelques détails pour démontrer à quelles incroyables trahisons les insurgés étaient exposés, et quels obstacles ils eurent à surmonter pour fixer la victoire de leur côté.

Le prince, à son quartier-général à Schaerbeek, était constamment entouré de personnes de tout rang, qui

Digitized by Google

le tenaient au courant de ce qui se passait en ville. Parmi les noms qui figuraient dans le nouvel état-major, plusieurs se sont fait connaître depuis comme des partisans dévoués à la dynastie des Nassau. Ils l'étaient déjà à l'époque que nous décrivons, tout en se montrant parmi les plus exaltés patriotes, et en les guidant au combat. Le prince était donc parfaitement informé du plan d'attaque, et des noms des chefs chargés de son exécution. Il est même à supposer qu'on lui avait exagéré les choses, car, au moment de l'arrivée du parlementaire, M. Pletinckx reçut la lettre suivante :

« *A M. le Commandant de l'aile gauche.* »

« D'après l'ordre que vient de me donner M. Pletinckx, il » est expressément enjoint au commandant de la rue de Lou- » vain, de faire mettre immédiatement le feu au palais des » États-Généraux.

« Le Commandant,

» *Signé :* PARENT. »

M. Parent, en écrivant cette lettre, ignorait que M. Pletinckx fût lui-même le commandant de l'aile gauche, ou bien cette adresse servait de passe-port pour arriver aux mains de l'ennemi. Toujours est-il que cet avis constituait une action infâme. Jamais M. Pletinckx n'avait songé à donner pareil ordre.

Du reste, M. Pletinckx, le dictateur de la veille, l'homme qui, seul, entre tous, avait osé donner le signal de la résistance, devait, à la fois, être odieux au prince, à ses partisans, et exciter la jalousie et l'envie des patriotes qui, à l'heure du danger, s'étaient prudemment tenus à l'écart. Aussi tous se tendirent la main pour le perdre.

Digitized by Google

L'envoi du parlementaire n'avait pas d'autre but. Il apportait à la commission de sûreté un armistice conclu entre les généraux et quatre volontaires qui s'étaient dits délégués par les autorités de l'hôtel de ville. MM. d'Hooghvorst et Rogier lui déclarèrent qu'ils n'avaient donné pareille délégation à personne, et qu'on le retiendrait jusqu'au soir pour ne pas l'exposer à de nouvelles avanies. Alors le parlementaire demanda la permission de mander à son chef le résultat de sa mission. Sa lettre tomba entre les mains des affidés du prince, qui n'eurent rien de plus pressé que de se rendre auprès de M. Pletinckx, de la part des membres de la commission de sûreté, avec ordre exprès de la remettre, en personne, aux avant-postes ennemis.

M. Pletinckx, sans défiance, arbora aussitôt un drapeau blanc, s'avança vers la barricade établie au bas de la rue de Louvain, et fit de là connaître sa mission. On l'invita à la franchir, mais à peine l'eut-il fait, qu'un officier supérieur hollandais lui sauta à la gorge, l'accabla d'outrages et le jeta au milieu de quatre hommes armés. Conduit au quartier-général du prince, il fut immédiatement envoyé à Anvers, et soumis, pendant tout le trajet, aux traitements les plus barbares, indignes d'un peuple civilisé.

La journée du 26 septembre fut destinée par le prince à tenter un grand et dernier effort. A cet effet, il rassembla dans le Parc, la rue Ducale et les rues adjacentes, tous les bataillons et toute l'artillerie disponibles. A plusieurs reprises, on tenta des assauts contre les barricades de la place Royale, de la montagne du Parc, et contre les hôtels avoisinants; tous furent repoussés avec de grandes pertes. Les insurgés, de leur côté, aussi impatients que leur ennemi d'en finir, firent plusieurs efforts pour s'emparer des deux grands points

Digitized by Google

d'appui du Parc, les palais du Roi et des États-Généraux. Ne pouvant s'en emparer de vive force, ils cherchèrent à les incendier. L'hôtel Torrington et celui de M. Lousada qui les avoisinent, furent réduits en cendres, sans que le feu se communiquât au palais.

La situation de l'armée des Pays-Bas empirait de jour en jour. Le prince avait épuisé tous les moyens de conciliation, en même temps que les ressources qu'il avait à sa disposition pour l'attaque et pour la défense. Ses munitions étaient employées, ses troupes démoralisées, et ses points d'appui menacés d'une perte certaine, du moment où les insurgés se décidaient à incendier les hôtels du Parc. Jusqu'à ce jour, ses communications avec Anvers restaient libres; mais, d'un moment à l'autre, elles pouvaient être interceptées par la levée en masse qui, des provinces, se précipitait au secours des insurgés de Bruxelles, déjà considérablement accrus et fortifiés. D'autre part, le prince dut avoir connaissance de l'approche de la division Kortheyligers, qui cherchait à se rallier à lui, et dont l'inexplicable absence l'avait beaucoup inquiété. En conséquence, il se décida, sans tergiverser, à évacuer la ville, en silence, pendant la nuit du 26 au 27 septembre, afin de ne pas être inquiété dans sa retraite.

Le gouvernement reconnut officiellement avoir éprouvé une perte de 138 tués, dont 13 officiers, — 650 blessés, dont 38 officiers y compris les généraux Constant de Rebecqne et Schuurmans, — plus 165 prisonniers dont 5 officiers : total 953 tués, blessés et prisonniers.

Les Belges évaluèrent leurs propres pertes à 450 tués et 1270 blessés : total 1720. Ils contestèrent le chiffre des pertes annoncées par le gouvernement, et les évaluèrent à 520 tués, 830 blessés et 450 prisonniers :

Digitized by Google

total 1800. Cette dernière évaluation paraît assez vraisemblable, comparée à celle des Belges, lorsqu'on se rappelle la position respective des combattants, les uns constamment à découvert, les autres retranchés derrière les barricades ou à l'intérieur des maisons. Quant aux prisonniers faits sur les Hollandais, les Belges ne pouvaient guère se tromper, puisqu'ils étaient en leur pouvoir.

Dans les premiers jours qui suivirent la lutte, les troupes des Pays-Bas furent accusées d'avoir commis des excès et des horreurs sans nombre. A ces accusations, le gouvernement a répondu, nous paraît-il, sans réticence, de la façon suivante : « Mais que l'on nous » dise dans quelle révolution une semblable accusation » n'a point été dirigée contre les troupes d'un pouvoir » accusé lui-même de persécution et de tyrannie! Sans » doute, la fureur du soldat a porté ses fruits! Mais ne » l'a-t-on pas provoquée au centuple en le massacrant » d'abord à l'abri de repaires inaccessibles? Et ce qui » démontre sans replique que toutes ces odieuses impu- » tations contre les troupes sont d'insignes faussetés, » c'est que les quartiers occupés par elles, dès le com- » mencement du combat, dans lesquels on ne s'est pas » battu, et où les prétendus défenseurs de Bruxelles » n'ont pas trouvé moyen de pénétrer, sont restés abso- » lument intacts; tels sont, par exemple, toute la rue » Ducale et tout le développement du boulevard, depuis » la porte de Schaerbeek jusqu'à celle de Namur, où » l'on n'a pas touché un clou ni proféré une plainte; » plusieurs maisons, à la vérité, ont été dévastées à » l'extrémité de la rue Royale, près de la porte de » Schaerbeek; mais il n'y a pas eu d'autre moyen d'en » expulser les tirailleurs qui y revenaient sans cesse.

» Ce que l'on a dit d'enfants tués et portés au bout

Digitized by Google

» des baïonnettes et d'autres horreurs, avait été dit,
» mot pour mot, des Autrichiens lorsqu'ils furent con-
» traints d'évacuer Bruxelles, sous le général d'Alton,
» en 1789. Ce n'était pas plus vrai alors des Allemands
» qu'en 1830 des Hollandais-Belges! Et l'histoire des
» demoiselles violées dans un pensionnat, rue Verte,
» où il n'y avait plus personne dans un moment comme
» celui-là (on peut bien le penser), n'est pas plus réelle
» que celle que l'on inventa à l'égard de la famille de
» l'ambassadeur d'Angleterre. Au surplus, les journaux
» révolutionnaires durent eux-mêmes démentir bientôt
» ces rumeurs calomnieuses. »

Nos recherches confirment la véracité du rapport hollandais : il y a eu des excès commis envers des gens paisibles, hommes et femmes, dans les maisons que se disputaient les assaillants; mais ces excès, inévitables en pareilles circonstances, portent tous un caractère exceptionnel. En général, les troupes se conduisirent avec humanité dans les quartiers où il n'y eut pas d'hostilités.

M. Mackintosch, dans un petit opuscule, publié quelques jours après l'évacuation de la ville, fait la description suivante du théâtre de l'action : « C'était un spectacle affreux que l'aspect de ce Parc, théâtre de ce long et sanglant combat. Le sang teignait les allées; des cadavres, étendus çà et là, à peine recouverts d'un peu de feuillage; des débris d'arbres, de statues, de grilles de fer, gisaient sur tous les chemins; ici s'élevait une barricade de bancs et de troncs d'arbres, là une redoute formée de cadavres de chevaux; le *Café de l'Amitié*, l'*Hôtel de Belle-Vue*, les maisons des rues Royale, de Louvain, de Namur, étaient criblées de balles et de boulets.... »

La victoire appartint exclusivement au peuple qui

Digitized by Google

n'eut d'autre mobile que celui de se venger des outrages que la presse et la nation hollandaises n'avaient cessé de lui prodiguer. Envisagée sous ce point de vue, la lutte fut légitime; car, vaincus, les Belges eussent été condamnés à une domination qui fût devenue intolérable pour leur amour-propre; c'eût été pour eux, dans l'avenir, une lutte latente, perpétuelle, qui, tôt ou tard, aurait de nouveau éclaté en un combat à main armée. MM. Pletinckx, Ad. Roussel et leurs jeunes amis partagent, avec le peuple, l'honneur de la victoire, pour ne pas avoir désespéré de son courage et de son énergie : courage et énergie d'autant plus méritoires que ce peuple eut à lutter non-seulement contre l'ennemi, mais contre les nombreux traîtres qu'il trouvait à sa tête et dans ses rangs. Soyons juste aussi envers M. Ch. Rogier, qui rentra en ville, à la tête de ses Liégeois aussitôt qu'il apprit que le peuple de Bruxelles avait pris sur lui la responsabilité de la défense. Par sa présence et son énergie, il déjoua bien des intrigues, et se constitua, à l'hôtel de ville, le digne représentant de la cause populaire et nationale. Si nous ne pouvons considérer M. d'Hooghvorst, au sein de la commission de sûreté, que comme un médiateur entre le prince et le peuple, et comme préférant la paix à la guerre, dans l'intérêt de la bourgeoisie, il n'en méritera pas moins, aux yeux de la postérité, les éloges dus à son dévouement et à la persévérance dont il a fait preuve dans ces moments décisifs de la vie d'un peuple.

Nous partageons, comme Belge, la satisfaction que dut éprouver, le lendemain de la victoire, la génération de 1830; mais, en envisageant les journées de Septembre à un point de vue plus élevé, nous devons déplorer ce combat fratricide entre deux peuples de même souche, habitant le même sol, ayant les mêmes intérêts poli-

Digitized by Google

tiques [1] : combat provoqué par un roi honnête homme, ayant toutes les vertus domestiques, ennemi de l'effusion du sang, voulant sincèrement le bonheur de ses peuples, mais se laissant guider à son insu par des préjugés et des préventions nationales qu'il faisait partager à ses compatriotes. Répétons-le sans réticence, cette lutte sanglante prit uniquement sa source, d'une part, dans un amour-propre blessé, et, d'autre part, dans une présomption et un mépris que rien ne justifiait.

A la suite d'un grand désastre les critiques ne font jamais défaut. Aussi le prince Frédéric a-t-il eu les siens. Nous ne nous attacherons ici qu'à un seul, à M. White, qui se distingue par ses efforts pour être impartial, et par la profonde estime qu'il professe pour le caractère de ce prince, pour la maison d'Orange en général. M. White, disons-le tout d'abord, n'est pas du métier et juge les journées de Septembre d'après l'opinion de militaires sans expérience. Selon lui, le prince, une fois l'épée tirée, le sang ayant coulé, ne devait plus avoir de scrupules ; il aurait dû détruire la ville, et ses 4 obusiers suffisaient pour cela (il prétend qu'il disposait d'une batterie de 8 obusiers, différence qui ne change pas les termes du problème). Il aurait dû avoir recours à des retours offensifs et ne pas laisser décimer ses troupes dans le Parc. Enfin, au lieu de pénétrer en ville par différentes issues, il aurait dû s'établir sur les hauteurs où se trouve aujourd'hui le quartier Léopold, et de là cheminer en ville au moyen des travaux réguliers en application dans les siéges.

Analysons ces projets imaginés après coup. D'abord ne perdons pas de vue qu'il n'entrait pas dans l'intention

[1] Il ne faut pas oublier qu'une partie de l'armée était composée de Belges.

Digitized by Google

du roi, ainsi que nous l'avons démontré, de pénétrer dans Bruxelles au moyen de ce qu'on appelle un coup de collier. En cette circonstance, il fut fidèle jusqu'au bout aux maximes de prudence qui guident ses compatriotes dans toutes les actions de leur vie. Il ne donna l'ordre au prince son fils d'agir comme il l'entendait, que lorsque, de toutes parts, on lui apprit que la multitude était abandonnée à elle-même, sans chefs, et sans une seule cartouche. Le témoignage de M. Pletinckx confirme pleinement tous les rapports adressés au roi et au prince.

En pareil cas, il eût été puéril de songer à attaquer Bruxelles au moyen d'un siége régulier. On crut, avec raison, qu'un déploiement de 10,000 hommes d'infanterie, et des 8,000 que le général Kortheyligers devait amener par Louvain, non compris environ 4,000 hommes de cavalerie et d'artillerie, suffisaient pour prendre possession d'une ville ouverte et sans défense. Le prince se refusa donc à attendre de nouveaux renforts, et ne songea nullement à se munir d'un nombreux matériel et personnel de siége. Il n'amena avec lui que de l'artillerie de campagne, 4 obusiers de 8 pouces, avec un approvisionnement ordinaire. Or, tous les militaires de quelque expérience savent que ce n'est pas avec un pareil matériel d'artillerie et avec 10,000 hommes d'infanterie qu'on peut incendier et détruire une ville comme Bruxelles, ni vaincre la résistance *inattendue* d'une population de plus de 100,000 âmes, soutenue de plus de 25,000 hommes valides, tous décidés à mourir les armes à la main. Voilà pour l'attaque qui eût pu être entreprise du côté du Quartier-Léopold.

Quant à l'attitude passive du prince et de son armée dans le Parc, nous pouvons parfaitement la justifier. Du moment où il se vit privé du concours de la division

Digitized by Google

Kortheyligers, des deux colonnes secondaires qui avaient été repoussées aux portes de Laeken et de Flandre, et alors qu'il avait pu se convaincre de la grande impression morale que ces défaites avaient produite, en sens inverse, sur les deux camps opposés, il ne lui restait plus que deux partis à prendre, ou évacuer immédiatement la place, ou se borner à la défensive en attendant une réaction dans l'esprit de la population bruxelloise. Jusqu'à ce jour on a beaucoup exagéré l'effectif de ses forces: son infanterie s'élevait à environ 10,000 hommes, répartis en 14 bataillons; de ce nombre, on doit déduire 3 bataillons sous les ordres des généraux Trip, Favauge, et du colonel Boekorven, qui restèrent à l'extérieur. Il ne lui restait pour agir en ville que 11 bataillons, qui furent répartis comme suit: 4 bataillons pour la garde des trois palais et de quelques hôtels qui flanquaient le Parc; 3 bataillons aux portes de Schaerbeek, de Louvain et de Namur, qui lui assuraient ses communications: en tout 7 bataillons. Il ne restait donc au prince que 4 bataillons pour servir de réserve à une ligne défensive de cinq quarts de lieue, et pour la garde du Parc. Tout militaire d'expérience conviendra qu'il eût été téméraire de s'avancer dans l'intérieur de la ville avec le nombre restreint de troupes dont il disposait pour l'offensive. S'il retirait quelques-uns des bataillons de leurs positions dans le Parc et alentour, il s'exposait à se les voir enlever, sur ses derrières, pendant qu'il aurait été engagé au cœur de la ville. Ensuite c'eût été transporter le champ de bataille sur un terrain tout à l'avantage de l'assiégé. Au Parc, il pouvait faire manœuvrer son artillerie de campagne, son infanterie, et conservait à ces deux armes leur supériorité sur des hommes combattant à la débandade. Au centre de la ville, sillonnée de rues étroites, son artille-

Digitized by Google

rie ne pouvait lui être utile sans paralyser l'action de son infanterie et vice-versa. Là, les insurgés s'étaient fait ouvrir les portes de toutes les maisons des rues aboutissant au Parc, et avaient accumulé dans les étages une masse de pavés pour être jetés sur les assaillants, s'ils s'étaient avancés offensivement. En résumé, la résistance des assiégés ne pouvait être vaincue qu'au moyen d'un blocus resserré, ou en faisant pleuvoir sur la ville une masse de bombes, en incendiant quelques quartiers, et en forçant la population à se soumettre par la faim, la misère et le feu. Or, comme nous l'avons démontré plus haut, le prince ne disposait ni d'assez de troupes pour former un blocus sévère autour de la ville, ni d'une artillerie de siége pour la bombarder. Avec ses quatre obusiers, il incendia le Manége rempli d'un grand approvisionnement de fourrages. Il est plus que probable que les autres maisons, en petit nombre, qui furent la proie du feu, l'ont été par le fait des combattants.

D'ailleurs, contrairement à ce qu'avance M. White, le prince a essayé tous les moyens à sa disposition. Il a opéré de vigoureux retours offensifs contre la barricade qui fermait la place Royale : tous furent énergiquement repoussés. Pendant les quatre journées, son artillerie n'a cessé de tonner depuis le matin jusqu'au soir; elle doit avoir épuisé toutes ses munitions, car elle ne disposait que de 28 caissons.

On a aussi reproché au prince de n'avoir pas mis à profit la nuit, alors que les insurgés abandonnaient leurs positions pour se répandre en ville et se livrer imprudemment au repos. Au premier abord ce reproche paraît fondé; mais, si l'on y réfléchit bien, sa conduite peut parfaitement se justifier. Une attaque de nuit par surprise aurait pu le rendre maître de la barricade de la place Royale et des hôtels avoisinants; mais si,

Digitized by Google

comme il devait s'y attendre, les insurgés accouraient pour le repousser, un combat de nuit s'engageait, qui aurait infailliblement amené l'incendie sur le théâtre de la lutte. Toute la partie supérieure de la ville pouvait être dévorée par les flammes, et ses paisibles habitants massacrés. Sans nul doute, il aura reculé devant une pareille responsabilité, et l'histoire doit lui en tenir compte.

Pour tout dire, le prince s'est conduit avec beaucoup de prudence, et, ajoutons-le, avec fermeté; il lui en a fallu beaucoup pour maintenir ses troupes, pendant quatre jours, dans une position des plus démoralisantes, et exposées à un feu meurtrier. Il ne se décida à évacuer la ville que lorsqu'il eut perdu tout espoir d'être appuyé par la bourgeoisie, dont on lui avait promis le concours, lorsque ses communications pouvaient être compromises d'un moment à l'autre, et lorsqu'il apprit enfin le retour de Valenciennes des chefs du mouvement, et leur constitution en gouvernement révolutionnaire.

P.-A. HUYBRECHT.

Digitized by Google

EURIPIDE RÉVOLUTIONNAIRE.

Ut religio propaganda etiam est, quae est juncta cum cognitione naturae, sic superstitionis stirpes omnes ejiciendae.
CICERO. *De Divinatione* II, 72.

I

Il ne faut pas étudier longtemps le cinquième siècle anté-chrétien pour apercevoir un concours inouï de circonstances qui ont fait d'Athènes l'école de la Grèce, c'est-à-dire du monde entier. Les difficultés elles-mêmes se sont rapidement changées en stimulants favorables, en épreuves fécondes. Le mélange des races a réalisé dans une seule ville la plus harmonieuse conciliation des plus brillantes qualités de la famille hellénique; l'indigence du sol a facilité dans le peuple cette sobriété si nécessaire aux efforts de l'esprit; l'exiguïté d'un territoire montagneux et d'ailleurs fantasquement dentelé par la mer a suscité de bonne heure les plus audacieuses entreprises de la marine et du commerce, et l'on peut dire enfin qu'il n'est pas un ennemi d'Athènes, qui n'ait, sans le savoir, donné des éléments, des aiguillons à cette nationalité éblouissante.

Digitized by Google